

Nioré *Jacqueline*, Paris, le 22 février 1996

J.N. — Je suis née le 29 Juillet 1928, dans la ville de Blois. Je faisais partie d'une famille de 6 enfants. Mais j'ai eu le malheur de perdre mon père à 14 ans. Comme le dernier enfant n'avait que 6 mois et que nous étions en pleine guerre, il a fallu que j'arrête mes études au niveau de la troisième. Ma mère m'a mise en apprentissage photo chez Jean Vincent, qui était un portraitiste de Versailles. J'ai appris, à cette époque, à me servir d'un appareil Rolley-flex et de lunettes de rapprochement pour réaliser des photos sur plaques. J'effectuais sur les visages les retouches et les repiques nécessaires et je procédais au tirage des photos. Mais l'École Nationale d'Horticulture et des professeurs de l'Agro, comme M. Georges Viennot-Bourgin apportaient aussi à M. Vincent des objets divers à photographier. Il s'agissait d'objets qu'il était difficile de conserver autrement qu'en en prenant une image. La préparation et la mise au point délicate de ce travail intéressait vivement M. Vincent qui m'en a fait découvrir tous les aspects.

Ayant terminé mon apprentissage, j'ai tenté pendant quelques temps d'exercer des métiers plus rémunérateurs : assistante chez un dentiste, vendeuse de tissus. Mais une amie qui voyait bien que je m'ennuyais ferme m'a conseillé de poser ma candidature à un poste de technicien qui allait s'ouvrir à l'INRA. Je suis allée du même coup me présenter chez M. P. Grison et M. Bernard Trouvelot, qui m'ont embauchée, en novembre 1946. J'avais alors 17 ans et demi.

D.P. — **Quels souvenirs avez-vous gardés de votre première rencontre avec B. Trouvelot ?**

J.N. — B. Trouvelot était un vieux monsieur charmant, tout à fait réservé. C'était le directeur de la station de zoologie agricole qui comprenait plusieurs services à la tête desquels il y avait M. Pierre Grison et M. Lucien Bonnemaïson (1). Il m'avait expliqué les tâches qui m'attendaient si j'étais recrutée comme technicien chez M. Grison. Celui-ci dirigeait une équipe de chercheurs spécialisés dans l'étude de certains ravageurs des cultures. Il préparait alors une thèse sur le comportement du doryphore. J'étais chargée de m'occuper de l'élevage de ces insectes. Le travail consistait à mettre dans des pots de fleur, à l'aide de petits tubes, une feuille de pomme de terre et un couple de doryphore. Il fallait déterminer le nombre d'œufs qui étaient pondus, voir combien de larves en étaient issus. P. Grison m'a affectée plus tard à l'insectarium où on élevait les chenilles de 52 autres espèces d'insectes.

D.P. — **Que s'agissait-il alors d'analyser ?**

J.N. — Il s'agissait de mieux connaître le cycle biologique de certains ravageurs des cultures. Le travail ne se limitait pas toutefois à effectuer des comptages en laboratoire. Avec M. Grison, nous allions aussi dans les champs pour effectuer des estimations de population de doryphores. Nos comptages s'effectuaient dans les "carrés latins" que M. Jacques Arnoux avait mis au point. C'était un travail fort plaisant qui donnait lieu entre nous à de franches rigolades ! Je travaillais à cette époque avec deux autres techniciennes, avec lesquelles je m'entendais bien, Mme Raymonde Hogrel et Mlle Christiane Boulay (2).

D.P. — **A quel endroit se trouvait le laboratoire dans lequel vous aviez été recrutée ?**

J.N. — Il est resté dans les bâtiments de la zoologie à Versailles jusqu'en 1953, époque à laquelle B. Trouvelot est parti à la retraite et à laquelle P. Grison est parti à la Minière, avec toute son équipe (3), pour avoir plus de place et créer le laboratoire de lutte biologique. Tout le monde n'a pas déménagé cependant en même temps. Après la construction d'un premier bâtiment, il a fallu aménager, en effet, l'insecta-

rium, puis réaliser de nouveaux laboratoires. L'installation s'est faite par étapes, priorité ayant été donnée aux travaux qui avaient été entrepris sur la processionnaire du pin.

D.P. — Les travaux que P. Grison avait effectués sur le doryphore avaient pris fin, à cette époque ?

J.N. — Oui, il y avait eu éradication à peu près totale de ces insectes et P. Grison s'était reconverti sur l'étude des processionnaires qui faisaient alors des dégâts énormes dans les peuplements de chêne et de pin du Mont Ventoux. Il avait entrepris d'élever sur place des insectes ramassés dans les arbres et avait loué deux petites maisons à cet effet. Les nids d'insectes étaient installés dans des seaux. Nous étions chargés de nourrir les processionnaires et de leur pulvériser du virus. Chaque jour, nous retirions les insectes malades pour les mettre dans de grands bocaux. Le tout était ensuite broyé et dessiqué (4). Les déplacements sur le terrain que nous étions obligés de faire dans ces laboratoires de campagne avaient des côtés irritants (pendant 3 semaines, nous ne cessions pas de nous gratter), mais contribuaient beaucoup à nous souder les uns aux autres. Nous prenions tous nos repas ensemble, nous nous aidions mutuellement. Quand certains étaient tendus ou en avaient marre, on s'arrangeait toujours pour que les autres se sentent bien, mettent de l'ambiance et fassent revenir la bonne humeur (5). L'équipe Grison, c'était vraiment des frères et sœurs ! Le jour de mon départ à la retraite, tous ceux que j'ai connus à cette époque avaient tenu à être présents. Nous étions près de 200 et cela a été une joie, pour moi, de tous les retrouver !

J'ai omis de rappeler que j'ai travaillé aussi avec Maurice Ritter sur les nématodes, durant toute la période où je me suis trouvée à Versailles.

D.P. — L'atmosphère conviviale qui existait dans votre laboratoire de lutte biologique à la Minière, était-elle, à l'époque, très exceptionnelle ?

J.N. — P. Grison est un homme remarquable qui avait naturellement le sens de la communication. "Fort en gueule", il était en même temps très sensible. Tout en restant très discret, il s'intéressait à la vie de famille des gens qui travaillaient avec lui. Il offrait à boire pour fêter les naissances qui survenaient chez les uns ou les autres, partageait la tristesse de ceux qui étaient confrontés personnellement à des événements plus malheureux. La solidarité qui existait au sein de son laboratoire tenait à sa personnalité mais aussi à l'existence "d'une popote commune".

Quand nous sommes arrivés à la Minière, il n'existait pas, en effet, de cantine. P. Grison avait demandé à une des femmes de service, Mme Marie-Thérèse Le Tallec, que nous apprécions beaucoup, de faire la cuisine pour tous. J'étais chargée d'effectuer les courses, le matin. Avec une petite camionnette, un commando allait acheter les produits divers dont nous avons besoin pour le repas. Nous nous cotisions et nous déjeunions tous ensemble. Il y avait bien-sûr des coups de gueule mémorables mais aussi énormément de rigolades parce qu'il y avait toujours des gens très drôles et pleins d'humour. Il n'y avait rien de tel que ces repas pour créer entre nous des liens très forts.

Quand la femme de ménage devait s'absenter, c'était à moi de mettre en cuisine et de mitonner des petits plats.

Dans cette cantine débarquaient souvent des stagiaires étrangers mais aussi des hôtes de marque aux personnalités très attachantes. Les menus sortaient alors de l'ordinaire. Les discussions qui avaient lieu autour de la table permettaient à chacun de se faire une idée de tout ce qui gravitait autour de cette fameuse lutte biologique. Tout le monde prenait connaissance de ce que les gens faisaient, des contacts qui avaient été pris par les uns ou les autres. C'était une chance pour des gens comme moi qui n'avais pas l'occasion de voyager ou de faire des missions lointaines, de pouvoir rencontrer sur notre lieu de travail des personnes compétentes, venues de tous les continents, qui nous sortaient du train-train habituel : On a vu le monde entier défiler sous nos yeux, avec toujours une grande simplicité. La Minière était alors un havre de paix où régnait vraiment un esprit de famille !

D.P. — Quand vous étiez à la Minière, souffriez-vous de rester en dehors des autres activités du Centre de Versailles ou viviez-vous cette situation plutôt comme un soulagement ?

J.N. — Quand il nous arrivait d'aller dans d'autres labos, on se disait parfois : "*Les pauvres ! Comme cela n'a pas l'air d'être drôle pour eux !*" Il faut dire que Grison mettait une ambiance terrible ! Le matin, à son arrivée, il râlait un peu jusqu'à ce qu'on lui verse son café. Nous faisons alors ensemble le plan de la journée. Il ne le déterminait pas tout seul en s'enfermant dans son bureau. Chacun parlait librement des difficultés auxquelles il devrait faire face. Cela prenait peut-être une heure, mais cela ne faisait rien parce que c'était vraiment du constructif !

D.P. — **D'où venaient les membres de votre équipe ?**

J.N. — J'habitais, à l'époque, à Versailles. D'autres, comme P. Grison ou Pierre C. Robert, venaient de la capitale. Comme il n'y avait pas de car, ils utilisaient une camionnette de service. Une des personnes du labo ramenait les autres sur Paris ou sur Versailles. Durant le voyage, un certain nombre de choses avaient déjà été arrangées. Le moment du café servait à régler les points encore en suspens. Personne ne disait : "*Il est 6 heures ! Il faudrait songer à partir !*" Il y a eu des fois où on restait au labo jusqu'à 21 heures. C'était ainsi avec M. Grison ! Je me souviens qu'au moment de sa thèse à Versailles, nous sommes allés tous les dimanches et fêtes carillonnées, s'occuper des doryphores. Il n'y avait, alors ni heures supplémentaires, ni jours de récupération, mais on avait accepté de le faire volontiers. Il n'y avait pas vraiment d'horaires mais le désir commun de bien faire le travail qui était à faire. Quand il fallait vraiment y aller, on ne se débinaut pas ! C'était peut-être une autre forme d'esprit que celle qui existe de nos jours !

D.P. — **Ce mode de direction charismatique convenait-il à tout le monde ?**

J.N. — Les gens qui étaient venus chez Grison étaient obligés d'adopter le même rythme que lui. Ceux qui n'appréciaient pas l'ambiance de travail qu'il avait institué s'excluaient d'eux-mêmes, sans être mis pour autant à la porte. Tous les ans, il y avait une fête à Noël au cours de laquelle on se déguisait et on faisait une fête fantastique. Pour P. Grison, les gens de son labo faisaient un peu partie de sa famille. Les gens des autres services, quand ils venaient, nous enviaient souvent beaucoup. P. Grison n'était toutefois pas toujours commode et exigeait beaucoup de chacun.

D.P. — **La bonne entente qui existait entre les gens ne venait-il pas du fait que la compétition était moins grande que maintenant ?**

J.N. — Les luttes à qui obtiendrait de l'avancement ont toujours existé. P. Grison était-il misogyne ou seulement un homme de son temps ? Le fait est qu'il faisait avancer plus vite les garçons que les filles. S'il y avait une place de technicien supérieur, elle était proposée d'abord aux garçons, même si les filles étaient aussi compétentes. Mais c'était ainsi à l'époque. Je ne lui en veux pas !

D.P. — **A quel grade aviez-vous été embauchée, à votre entrée à l'INRA ? Comment s'est déroulée par la suite votre carrière ?**

J.N. — Je suis entrée à l'INRA à l'échelon le plus bas de l'échelle, c'est-à-dire comme aide de laboratoire au premier échelon. Je suis devenue successivement, au fil des années, agent technique, agent technique principal (c'est à dire 2 B). C'est quand je suis arrivée à Paris que M. Jean-Claude Bousset m'a dit qu'il fallait que je me présente au concours d'assistant-ingénieur. J'étais terrorisée mais cela s'est bien passé pour moi. Il m'a dit après cela que je devais réussir aussi le concours du dessus, celui d'ingénieur d'études. Je l'ai eu à 63 ans, deux ans avant de partir à la retraite. Je suis bien consciente toutefois que la carrière que j'ai pu faire à l'INRA n'est plus envisageable par les jeunes d'aujourd'hui. Rentrant au sortir de la troisième, ils ne termineraient certainement pas au grade d'ingénieur d'études. Ils n'ont pas la chance que j'ai eue de pouvoir rencontrer des gens venus du monde entier, d'être au courant de ce qui se passait dans les conférences internationales (6) : On suivait tout ce que P. Grison nous racontait, on exécutait les dessins ou les graphiques dont il avait besoin pour ses cours d'écologie.

D.P. — Vos connaissances acquises dans le domaine de la photographie avaient-elles été mises aussi à contribution ?

J.N. — Oui, M. Grison m'avait chargée de prendre des clichés pour illustrer ce qu'on faisait dans son unité ! J'avais monté un petit laboratoire de photo dans une soupenette du bâtiment de zoologie et effectuais tous les tirages des photos qui étaient prises, notamment par les thésards. Comme ceux-ci étaient tenus de présenter leurs thèses en 80 exemplaires, il fallait développer et tirer évidemment 80 exemplaires de chaque photo.

Au début, chacun des chercheurs gardait lui-même ses clichés. Ce n'est que par la suite qu'il a été décidé de les regrouper au niveau du laboratoire et de constituer l'embryon d'une petite photothèque.

D.P. — Avez-vous été conduite à faire vous-même beaucoup de dessins ?

J.N. — Personnellement non, mais il y avait à l'époque des dessinateurs magnifiques. Jacques Préchac est un des plus connus, mais avant lui, il y avait eu M. André Couturier, qui venait travailler au laboratoire de zoologie, vêtu d'une grande cape et d'un béret de chasseur alpin sur le côté. Bien qu'il souffrit de la maladie de Parkinson, il faisait des dessins d'insectes et de papillons qui étaient merveilleux de précision.

D.P. — En quelle année avez-vous commencé à vous occuper de la photothèque pour l'ensemble de l'INRA ?

J.N. — Je suis restée pendant 37 ans auprès de M. Grison. Quand celui-ci a pris sa retraite, ayant atteint l'âge de 70 ans, il a été remplacé pendant 2 ans par Jean-Claude Lefeuvre. Mais l'unité d'éco-développement qu'il avait créée a été dissoute. Nicole Giraud et Laurence de Bonneval ont rejoint alors le SAD, tandis que j'ai été affectée par Bertrand Vissac au service de la Communication à Paris pour créer la photothèque.

D.P. — Pourriez-vous évoquer plus longuement les problèmes que vous avez rencontrés pour mener à bien cette lourde entreprise ?

J.N. — J'ai commencé à travailler dans le couloir de M. Bertrand-Roger Lévy parce qu'il n'y avait pas de place. Il n'y avait pas de fenêtre et je suis restée ainsi pendant plus de 7 mois, avant d'être transférée dans un premier bureau puis dans le grand que vous connaissez au 6ème étage. On m'avait demandé de concevoir une photothèque générale de l'INRA, pour illustrer tous ses domaines d'étude avec les meilleures images sur les plans technique, artistique et scientifique. Les images qui devaient y figurer devaient, en effet, être à la fois de haute qualité, jolies et parlantes (avoir un intérêt scientifique incontestable). Il fallait prévoir, par ailleurs, un système de classification et d'étiquetage permettant de les retrouver facilement. Ce n'était pas simple parce que les objets d'étude de l'INRA étaient à la fois multiples et très variés. Il a fallu que je prenne mon bâton de pèlerin et que j'organise des tournées auprès des chercheurs. Passant de Centre en Centre, je leur ai expliqué les buts que je poursuivais. J'ai dû venir à bout de certaines de leurs résistances et de leurs appréhensions parce que beaucoup d'entre eux avaient déjà envoyé souvent des photos à la presse qu'on ne leur avait jamais rendues (7). Mais je suis arrivée néanmoins à les convaincre de l'utilité de mettre en place une photothèque et beaucoup ont accepté de me remettre certains des clichés qu'ils possédaient. Mon travail a consisté pendant un temps à les rencontrer sur les lieux où ils travaillaient, à les faire parler de leurs recherches (8) et à les aider à faire un tri dans leurs photos. Les chercheurs sortaient souvent de leurs cartons des milliers d'images que je visionnais pour n'en garder parfois qu'une sur cent. J'étais obligée de leur expliquer, en effet, que ce que je cherchais étaient avant tout des photos qui puissent être publiées. J'avais parfois du mal à me faire comprendre d'eux parce qu'une photo qui avait, de leur point de vue, un grand intérêt sur le plan scientifique pouvait, à l'évidence, n'en avoir aucun du point de vue de "la valorisation". Ce que j'avais en tête a été toutefois à la longue mieux perçu. Je procédais finalement au choix en montrant aux chercheurs comment j'illustrerais avec ce qu'ils m'avaient mis sous les yeux les explications qu'ils m'avaient four-

nies oralement. Les discussions qui résultaient de ces échanges de vues me conduisaient parfois à prendre quelques photos supplémentaires. Curieusement, certains chercheurs que je rencontrais semblaient avoir oublié qu'ils étaient possesseurs d'aussi belles images. Ils redécouvraient avec moi les trésors qu'ils avaient laissés, souvent dans le plus grand désordre, au fin fond de leurs placards.

D.P. — Avez-vous été conduite à prendre vous-même des photos pour enrichir les fonds de votre photothèque ?

J.N. — Il ne pouvait en être question, étant toute seule pendant plus de 5 ans à faire des tournées dans les laboratoires, à classer les images que j'y avais collectées, à les faire dupliquer en deux exemplaires (9), à réclamer des légendes précises. Heureusement, Mme Ratidja Ilamy est arrivée pour m'aider dans le travail. Mais l'INRA m'a demandé de franchir une autre étape en faisant un vidéodisque. Le premier a été fait dans le domaine de l'agronomie. Nous possédions 20 000 images. On n'a pu en mettre que 10 000 seulement, ce qui a nécessité un travail nouveau de tri et de classement considérable. Il a fallu se familiariser, en outre avec le langage de l'ordinateur, se servir de mots-clé bien spécifiques pour arriver à les retrouver. Ce travail m'a passionné. Quand j'ai quitté l'INRA, il y a deux ans et demi, il y avait 30 000 images bien répertoriées et enregistrées dans une mémoire informatique. Chaque chercheur pouvait retrouver, en conséquence, sur sa banque de données ce qui existait dans la photothèque.

D.P. — Comment cette photothèque s'est-elle progressivement enrichie ?

J.N. — J'ai fait le tour de tous les Centres et implantations de l'INRA. Si j'avais besoin d'images complémentaires, j'appelais les chercheurs que j'avais rencontrés qui m'en envoyaient d'autres. Ce que j'ai apprécié beaucoup, c'est la confiance qu'ils m'ont témoignée !

D.P. — Votre connaissance de la vie des laboratoires vous a-t-elle été très utile pour concevoir et enrichir la photothèque de l'Institut ?

J.N. — J'ai été très aidée, en effet, par tout ce que j'avais pu voir précédemment sur le terrain ou en laboratoire et par toutes les conversations que j'avais pu entendre.

D.P. — Pour quelles raisons la photothèque de l'INRA contient-elle aujourd'hui si peu d'images de chercheurs ? Pourquoi le cadre de vie dans lequel se déroulent leurs activités quotidiennes, les appareils spécifiques qu'ils utilisent, les espaces différents dans lesquels ils travaillent, se reposent, fument, discutent, jouent ou mangent sont-ils si peu représentés ?

J.N. — Parce que les chercheurs n'aiment pas se voir en photos !

D.P. — Redoutent-ils à ce point le culte de la personnalité ?

J.N. — Non, mais je me souviens d'un chercheur qui s'était vu sur un journal et qui était furieux ! Il n'était pourtant pas moins photogénique que les autres. Peut-être beaucoup de chercheurs se disent-ils que ce qu'on a envie de voir, ce sont moins leurs visages que les recherches qu'ils effectuent ? Curieusement la presse, la télévision ont d'autres attentes à cet égard. Des journalistes nous demandaient souvent des photos pour illustrer certains articles. Mais lorsque nous leur envoyions des photos de chromosomes ou de virus, ils nous réclamaient souvent des photos de chercheurs devant un microscope ou de techniciens en blouse blanche. Nous leur répondions que c'était un aspect bien banal et qu'une photo de ce genre ne rendait guère compte des particularités de certaines recherches.

D.P. — Certaines institutions comme l'Éducation Nationale ont pris l'habitude toutefois d'inviter des photographes à prendre des photographies de classe. Les attitudes des figurants, leur position les uns

par rapport aux autres, leurs accoutrements ont bien sûr un aspect très conventionnel. Mais rétrospectivement, ils apprennent beaucoup aussi, sur la réalité de ce qui se passait autrefois dans les collèges ou les lycées. Je regrette beaucoup, pour ma part, que l'INRA n'ait pas eu plus le souci de conserver en mémoire le souvenir des personnes qui sont passés dans ses laboratoires, des chercheurs, des stagiaires ou des personnalités diverses qui s'y sont côtoyés. Je déplore qu'il n'ait pas éprouvé à ce jour le besoin de faire appel à des photographes de la qualité de Depardon pour saisir la réalité quotidienne et anthropologique de ses divers collectifs de travail et en garder des traces autres que les publications.

J.N. — Il existe des photos représentant les équipements installés dans les laboratoires, mais il n'y a jamais eu, en effet, de trombinoscope. C'est effectivement un peu dommage parce que beaucoup de gens sont déjà partis ou décédés.

Il y a eu, bien sûr, des photos de prises à l'occasion de certains événements marquants, mais elles n'ont jamais été systématiquement gardées et classées. Le souvenir de beaucoup de grandes figures de l'INRA risque de ce fait, avec le temps, de s'estomper.

Mais il faut dire qu'à l'époque où j'ai commencé à m'occuper de la photothèque, il n'y avait guère de moyens. Quand j'étais encore chez M. Grison, j'avais pris des cours, au CNRS, chez M. Jean Dragesco qui était un photographe extraordinaire d'animaux sauvages et d'oiseaux. Celui-ci nous avait expliqué que, pour obtenir de bons clichés, il prenait au moins 2 000 photos sur un sujet pour en sortir une. Mais avec les moyens dont nous disposions, nous ne pouvions guère, pour prendre un insecte en vol, que faire 3 photos seulement. C'était une grande difficulté évidemment. Les frais pour arriver à constituer une photothèque étaient par ailleurs très élevés. J. Poly était d'accord mais c'est grâce surtout à Jean-Claude Bousset qu'elle a pu voir le jour. C'est pourquoi je lui ai demandé de venir faire le laïus pour mon départ à la retraite. Le vidéodisque a coûté également très cher. L'image coûte forcément très cher. C'est comme pour le bulletin INRA-Mensuel dont s'occupe Mme Denise Grail avec qui je me suis toujours bien entendue pour décider des illustrations.

D.P. — **Vous avez toujours travaillé beaucoup en équipe ?**

J.N. — J'ai eu cette chance. Je n'étais pas préparée pourtant à cela, étant au début très timide. Quand on m'a confié le soin de monter la photothèque, je me suis dit un temps que je n'allais jamais y arriver : aller dans des Centres où je ne connaissais personne ? En fait, je connaissais toujours quelqu'un, car j'y retrouvais de vieux copains qui m'ouvraient les portes. C'était fort sympathique !

D.P. — **Avez-vous exercé des responsabilités syndicales, participé aux activités de l'ADAS ?**

J.N. — Je n'ai jamais été syndiquée mais, à la Minière, j'ai participé aux activités de la commission enfance. Je m'occupais de fêtes, ayant confectionné une fois un coq au vin pour 250 personnes.

D.P. — **Vous êtes restée longtemps en activité à l'INRA. Quels sont les changements les plus notables que vous avez observés dans son fonctionnement, depuis votre entrée dans la vie active ?**

J.N. — A la fin, je ne reconnaissais plus l'INRA que j'avais connu dans ma jeunesse. L'INRA est devenu une dame sophistiquée, ayant le goût de la mousse et du clinquant, à l'affût des colloques et des raouts au sommet. Tandis que le vieil INRA que j'ai connu, c'était l'équipe, le chercheur en vélo, les mains dans la glaise. Vous comprenez : on allait tous sur le terrain compter les doryphores, on revenait ensemble, nos godillots pleins de boue. On obtenait autant de résultats qu'aujourd'hui mais on avait l'impression que toute l'équipe était là et y avait participé (10). Le travail était moins parcellisé, moins motivé par le désir de faire carrière. Aujourd'hui, je me sens mal à l'aise dans toutes ces structures et ces machins. C'est moderne quoi ! Je ne veux pas jouer la guerre de 14, mais j'ai le sentiment que l'ordinateur, aujourd'hui si utile, a pris un peu le pas sur le travail proprement dit de laboratoire. Nos vies personnelles se sont aussi beaucoup modifiées au cours du temps. Mais j'ai la chance d'avoir pu maintenir encore certaines valeurs d'autrefois : la famille, les bons repas, les petits goûters, les bons

gâteaux, etc. ! Je le vois toutefois chez les jeunes autour de moi. Ils ont acquis souvent une autre façon de penser, tournée davantage vers les aspects techniques. Il me semble que nous étions plus près de la nature et qu'on exigeait plus de nous mêmes que des autres. Il y avait, bien sûr, autrefois, à l'INRA, des mandarins mais ceux-ci donnaient aussi beaucoup de leur personne. Certains d'entre eux arrivaient toutefois par leur prévenances, leur délicatesse ou leur entrain à nous faire un peu oublier les rapports d'autorité auxquels nous étions soumis, ce dont nous leur savions souvent gré. Il semble que les jeunes soient aujourd'hui plus revendicatifs et attachés davantage à leurs droits. Nous préférons plutôt nous éclater, ce qui nous rendait peut-être plus heureux ! Ce qu'il fallait faire, nous le faisons, mais en s'investissant et en arrivant quand même à nous amuser ! Personnellement, je n'ai jamais été à l'INRA à reculons, en me disant : "*Ah! la barbe !*" Je savais, en effet, que j'y trouverais toujours des choses intéressantes à faire, des gens passionnants à rencontrer, ayant des personnalités et des façons d'être différentes et formant ensemble un monde magnifique. J'ai eu la chance, en effet, de rencontrer dans ma vie professionnelle des gens très différents. Cela n'a pas de prix ! Cela apporte énormément de choses au plan personnel et je me sens riche aujourd'hui de tout ce que j'ai pu apprendre et connaître à l'INRA. Quand je me retourne en arrière, je me dis que ma vie professionnelle a été chouette et je souhaite que tous ceux qui y ont travaillé puissent dire la même chose !

D.P. — Avez-vous l'occasion de revoir des anciens de l'INRA ?

J.N. — Je revois avec plaisir des amis qui me sont chers, mais il faut bien se rendre à l'évidence : la retraite est une coupure dont il faut s'accommoder. Une fois qu'on est parti, on est vraiment parti ! Sur le coup, cela fait un drôle d'effet. Mais, quand on réalise que cela n'a duré qu'une partie de votre vie et qu'il y en a une autre qui va suivre (j'ai depuis été jusqu'en Polynésie et me suis fait d'autres amis !), il faut veiller seulement à garder les bons souvenirs et prendre garde de les abîmer ! Tout en restant fidèle aux valeurs dont on a hérité, il faut se souvenir, en outre, que ce sont les vieux qui doivent s'adapter aux jeunes, même si c'est parfois bien difficile de se plier à leurs exigences et de se battre contre leur désenchantement ou leur manque d'envie !

Notes

- (1) Ce dernier s'occupait surtout des pucerons qui attaquaient les pommes de terre.
- (2) Mlle Boulay qui avait commencé également à travailler à 17 ans n'a pas suivi P. Grison et s'est reconvertie plus tard dans la préparation de coupes histologiques.
- (3) Certains membres de l'équipe que P. Grison avait formés ont essayé par la suite. Michel Féron est parti à Avignon, Emile Biliotti à Antibes. Daniel Martouret, Rémi Coutin et Jean-René Leberre ont préféré rester en revanche à La Minière ou revenir à Versailles.
- (4) Le procédé, réalisé à l'échelle expérimentale, a été repris par la suite pour fabriquer une poudre destinée à être épandue, par hélicoptères, sur les forêts.
- (5) Je me souviens avoir chanté, avec Mme Sabatier, des airs d'opéra pour faire rigoler les garçons qui étaient abattus en rentrant dans des maisons pleines de chenilles où l'air était difficilement respirable.
- (6) P. Grison avait effectué, à la fin de sa carrière, beaucoup de missions pour l'INRA, dans le cadre de ses activités au MAB. Il avait fondé également l'unité d'éco-développement, entretenant alors beaucoup de rapports avec Bertrand Vissac, Jean-Claude Lefeuvre.
- (7) Il a fallu plus de 3 ans pour arriver à convaincre le laboratoire d'Antibes de me prêter ses photos.
- (8) J'ai gardé notamment un souvenir très agréable de mes rencontres avec M. Paul Popescu, M. Jean Bourliaud ou M. Charles Putz. J'ai été subjuguée par leur gentillesse et leur aptitude à parler, en termes simples, de choses apparemment très compliquées !
- (9) L'original des photos était rendu, au bout de quinze jours au maximum, à ceux qui les avaient prises, ainsi qu'un double de bonne qualité.
- (10) Mon nom n'a jamais figuré toutefois sur des publications sorties de mon laboratoire. J'ai eu pourtant 100 images publiées dans le traité de Balachovsky sur les insectes des plantes cultivées, mais mon nom n'a jamais été cité. Me souvenant de cela et trouvant que cela était injuste, j'ai exigé de l'INRA que pour toutes les photos de la photothèque, figure au moins le nom de celui qui les avait prises. Le travail de tous doit être pris en considération.

Curriculum vitae sommaire

◆ Grades :

- 1947 : (novembre) Entrée à l'INRA
Aide de laboratoire, puis agent technique, agent technique principal.
- 1963 : Contractuelle 2B.
- 1984 : Titulaire et reclassée Assistante-Ingénieur.
- 1991 : Ingénieur d'Etudes.
- 1993 : Départ à la retraite.

◆ Affectations :

- 1947-1953 : Station de Zoologie Agricole de Versailles.
- 1953-1984 : Station de Lutte Biologique de La Minière.
- 1984-1993 : DIC à Paris (service de la photothèque nationale).